

L'étrange lieutenant

Rampart — États-Unis 2011, 102 minutes

Pascal Grenier

Number 277, March–April 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66325ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grenier, P. (2012). Review of [L'étrange lieutenant / *Rampart* — États-Unis 2011, 102 minutes]. *Séquences*, (277), 50–50.

Rampart

L'étrange lieutenant

Après *The Messenger*, un premier coup d'essai réussi, le réalisateur Oren Moverman refait équipe avec Woody Harrelson et aussi Ben Foster (petit second rôle et coproducteur) pour le film policier *Rampart*. Inspiré de faits réels, ce film est une plongée dans l'univers de la corruption policière de même que l'étude complexe d'un personnage à la dérive.

PASCAL GRENIER

Coscénarisé par le célèbre écrivain américain de roman noir James Ellroy, *Rampart* est une fiction qui s'inspire du scandale ayant pour nom « Rampart » sur de nombreux événements survenus dans les années 1990 : 70 membres de la brigade antigang de la police de Los Angeles ont été accusés à cette époque de corruption, d'agression, de falsifications de preuves, de vol de drogue, etc. Mais ce qui intéresse le réalisateur n'est pas tant le drame social relié à ce scandale que l'étude de personnage qui en découle. À l'instar du célèbre *Bad Lieutenant* d'Abel Ferrara, *Rampart* opte pour une analyse psychologique qui constituera l'aspect dominant du film. Dave Brown, le protagoniste campé de main de maître par un Woody Harrelson en très grande forme, est un policier raciste et violent qui dépasse souvent la limite de ses pouvoirs de policier. Filmé alors qu'il passe à tabac un criminel, il doit faire face à une enquête du service interne qui a la ferme intention de le mettre à l'écart pour toujours.

Si on retrouve l'inventivité verbale crue et acide du style d'Ellroy, ceux qui voulaient voir une étude de mœurs et de milieu risquent toutefois d'être déçus. Le film est davantage une analyse d'un homme à la déroute qu'une description rude des recoins sombres de la société américaine. Dave Brown est dépassé par les événements et, tout en cherchant à concilier sa vie de famille à la dérive et sa défense contre les accusations qui pèsent lourd contre lui, ce dernier s'engouffre dans une débâcle morale et psychologique.

En choisissant de ne pas juger ou de condamner les actes de son protagoniste principal, le réalisateur crée une certaine ambiguïté. Filmé à la première personne, Dave Brown est présent dans toutes les scènes du film, le spectateur est témoin de la véritable descente aux enfers de ce personnage immoral et antipathique. Parce qu'on voit tout de cet unique point de vue, l'expérience peut-être désagréable et frustrante pour le spectateur, car il est difficile d'éprouver une quelconque empathie pour lui. En revanche, c'est aussi la principale force du film, car il offre une expérience viscérale assez unique, qui ne sombre jamais dans les sentiers battus et refuse le schéma associé à ce genre de film en ne proposant ni d'absolution ni de rédemption à son protagoniste.

Le personnage de Dave Brown s'avère beaucoup plus complexe et loin des stéréotypes associés à des policiers corrompus. Quand un policier noir l'accuse d'être raciste, ce dernier lui rétorque qu'il n'est pas quelqu'un de raciste, mais qu'il déteste tout le monde en général. Sa vie familiale et conjugale est un véritable casse-tête ; il vit sporadiquement chez ses deux ex-femmes (Anne Heche et Cynthia Nixon), qui sont aussi des sœurs ; il a eu une fille avec chacune... Les relations tumultueuses avec ses

femmes et ses filles ne lui sont d'aucune aide ; l'emprise qu'il avait sur chacune d'elles commence sérieusement à se détériorer. La situation s'aggrave lorsqu'il développe une relation étrange avec une avocate de la défense (Robin Wright) qu'il cherche à rendre sensible au merdier dans lequel il s'est embourbé. Ces relations tordues rajoutent de la complexité et une touche plurivoque au film. À mesure que l'intrigue progresse, Dave Brown s'inflige une forme d'autopunition en refusant systématiquement les conseils de chacun et en n'en faisant qu'à sa tête. Il se retrouve seul et doit se débattre comme un diable dans l'eau bénite afin de se sortir du véritable enfer dans lequel il est plongé. Il perd la raison et s'engouffre de plus en plus.



Une véritable descente aux enfers

Stylisée, la mise en scène de Moverman est de style direct et sans trop d'artifices. Souvent filmé en très gros plans ou en plans rapprochés, Harrelson dévoile avec subtilité les nuances de son personnage. Le spectateur est donc forcé de voir les événements qui se déroulent sous ses yeux dans l'unique perspective de son personnage, tel que celui-ci voit les choses, et peut uniquement comprendre ou déduire les enjeux en vigueur par la réaction des protagonistes qui interagissent avec Brown dans la scène. Ce parti-pris formaliste ajoute à l'expérience viscérale du film et renforce l'ambivalence de l'ensemble. Les couleurs saturées sont utilisées à bon escient, notamment lors d'une séquence mémorable dans une boîte de nuit où Dave passe un mauvais quart d'heure.

■ États-Unis 2011 — **Durée** : 102 minutes — **Réal.** : Oren Moverman — **Scén.** : James Ellroy et Oren Moverman — **Images** : Bobby Bukowski — **Mont.** : Jay Rabinowitz — **Mus.** : Dickon Hinchliffe — **Son** : Callie Thurman — **Dir. art.** : Austin Gorg — **Cost.** : Catherine George — **Int.** : Woody Harrelson (Dave Brown), Robin Wright (Linda Fentress), Sigourney Weaver (Joan Confrey), Steve Buscemi (Bill Blago), Ice Cube (Kyle Timkins), Anne Heche (Catherine), Cynthia Nixon (Barbara) — **Prod.** : Ben Foster, Lawrence Inglee, Ken Kao, Clark Peterson — **Dist.** : Séville.